

Ce roman que je lis les yeux fermés

Daniel Castillo Durante

Numéro 120, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castillo Durante, D. (2010). Ce roman que je lis les yeux fermés. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (120), 24–26.

Ce roman que je lis les yeux fermés

Par

Daniel Castillo Durante*

Ce roman, volumineux (plus de six cents pages) dans toutes ses versions (anglais, espagnol et français) et dans tous ses formats, m'a suivi comme une ombre partout depuis des années : Buenos Aires, Tucumán, Lima, Mexico, Paris, Montpellier, Barcelone, Ottawa, Montréal... tout d'abord parce que ses personnages se découvrent à Cuernavaca au Mexique, la ville dite de l'éternel printemps, celle qui, bâtie sur une colline, va permettre à *Au-dessous du volcan* de placer côte à côte le paradis et l'enfer entre ses rues étroites et ses venelles tortueuses. Une ville qui a vu mourir Manuel Puig, l'un des plus grands écrivains argentins du siècle dernier, lui aussi attiré jusqu'à l'obsession par Cuernavaca. C'est dans ce lieu de hautes intensités du Mexique que Malcolm Lowry met donc en scène une mémoire dans ses labyrinthes, ceux notamment de l'amour et de sa perte, l'exil qui s'ensuit, et l'espoir de renaissance alors que la mort se promène déjà entre les dépouilles des amants. Cuernavaca m'a toujours interpellé non seulement à cause de son climat privilégié mais par l'extrême contraste de ses paysages où deux volcans superbes (le Popocatepétl et l'Ixtaccíhuatl) se taillent la part du diamant, si l'on ne permet de jouer avec l'image clichée. Capitale de l'État de Morelos, située à une soixantaine de kilomètres de Mexico, la mégapole de tous les excès, Cuernavaca est l'une des plus anciennes villes du Mexique. Mille deux cents ans avant Jésus-Christ, une première installation humaine s'y était établie. Le conquistador Hernán Cortés y fit bâtir son palais d'été, le Palacio de Cortés, l'une des attractions les plus courues par les touristes de nos jours. Dans son œuvre, Malcolm Lowry reprend le nom d'origine indigène de la ville, Quauhnahuac, « lieu boisé » en nahuatl, l'ancienne langue aztèque parlée au Mexique. Il y était arrivé vers la fin de l'année 1936 alors que la guerre civile venait de se déclencher en Espagne. Il était accompagné

de Jan Gabriel, actrice et romancière américaine peu connue, rencontrée lors d'un voyage à Grenade et qu'il épousera à Paris en 1934. Il s'agit, à en croire sa correspondance, de l'amour de sa vie, une révélation face à lui-même dès lors qu'elle ouvre sans le vouloir peut-être les blessures qu'il traînait depuis son enfance privée de tendresse. Beauté fragile à la chevelure chatoyante, Jan fait sombrer le voyageur anglais dans un éthylisme délirant et romantique tout à la fois que son attachement de poète pour la langue de Shakespeare ne rend que plus déchirant. D'ailleurs, autant le dire tout de suite, *Au-dessous du volcan* est conçu comme un poème. Son auteur, dans sa préface de 1948, y voit d'ailleurs un *défaut* qu'il s'empresse d'avouer avec l'audace un tantinet impudique de l'alcoolique qui prend un malin plaisir à révéler son intimité la plus chère. « Du moment que je plaide pour une relecture du *Volcano*, à la lumière de certains de ses aspects qui peut-être ne vous ont pas frappé, et sans toutefois m'instituer en défenseur de chacun de ses paragraphes, je ferais mieux d'avouer qu'à mon avis le principal défaut du livre, celui dont tous les autres découlent, réside en quelque chose d'irrémissible : le bagage spirituel du livre est subjectif plus qu'objectif, il conviendrait mieux à un poète – je ne dis pas un bon poète – qu'à un romancier, et c'est un bagage bien difficile à mener à destination. D'autre part, tout comme un tailleur, averti des difformités de son client, essaie de les dissimuler, j'ai essayé, autant que possible, de dissimuler les défauts de mon esprit. Mais du moment que la conception de l'œuvre était avant tout poétique, ces difformités n'importent peut-être guère, après tout¹. »

Ce côté qualifié de « poétique » par son auteur dans la préface aura également différé ma lecture du roman, convaincu comme je l'étais à époque qu'il me faudrait pour vraiment l'apprécier dans toutes ses nuances une disponibilité d'esprit en harmonie avec



Daniel Castillo Durante

*Essayiste et romancier d'origine argentine, Daniel Castillo Durante, membre de la Société royale du Canada, est professeur au Département de français de l'Université d'Ottawa. Il a publié une dizaine d'ouvrages, dont *Littérature, culture et société en Amérique latine, Les dépotoirs de la post-modernité* (PUL, 2008) ainsi que les romans *Les foires du Pacifique* (Vents d'Ouest, 1998 ; prix littéraire Le Droit 1999), *La passion des nomades* (XYZ, 2006 ; prix Trillium 2007), *Un café dans le Sud* (XYZ, 2007 ; mention d'excellence des Écrivains francophones d'Amérique 2008) et *Ce feu si lent de l'exil* (XYZ, 2009).

les muses de Malcolm Lowry. Ce qui, bien entendu, se sera avéré une erreur car la poésie d'*Au-dessous du volcan*, loin de toute mièvrerie ou sentimentalisme de pacotille, a la force et la beauté éruptives du paysage mexicain. Puis, petit à petit, de nombreuses lectures sur Malcolm Lowry et ses péripéties d'écrivain voyageur m'ont également fait comprendre que la poésie dont il est question dans ce roman-clé du XX^e siècle est au cœur de notre rapport au langage, pour autant que la langue soulève notre esprit en faisant taire le singe qui sommeille en nous.

C'est dans l'espoir d'éviter une séparation définitive que le couple Malcolm Lowry et Jan Gabriel s'installe au Mexique. Celle qui se transformera en Yvonne² dans le roman porte en elle ce mystère un chouïa lugubre des femmes qui assistent au déclin de leurs amants. La passion pour la boisson de Malcolm, contractée depuis ses années d'étudiant à la Leys School et à St Catharine's College à Cambridge, a mis à rude épreuve la patience et sans doute l'amour aussi de la jeune épouse qui, dans un livre publié vers la fin de sa vie, rend compte de leur orageuse relation sans rien omettre des tourments les plus secrets de l'auteur d'*Under the Volcano*, y compris ceux qu'un zeste de tendresse pour la mémoire du défunt aurait probablement contribué à passer sous silence : « *Malcolm was a very educated man, a brilliant conversationalist and an excellent athlete [...]. He did have one problem though – a very small penis. It didn't bother me. I felt we could work around it. But it bothered him. That was something he never really overcame. In his adolescence it had been a problem; his brothers teased him about it, apparently*³ ».

Toujours sur ce registre peu flatteur pour un Britannique élevé dans une société machiste où la puissance des corps compte autant que celle de l'esprit, l'ex-épouse (ils avaient divorcé en 1940) devenue mémorialiste va jusqu'à élaborer une réflexion à portée générale : « *Strange how small slight men appear more favored by nature than powerfull brutes like Malcolm*⁴ ».

« ... l'idée chère à mon cœur était de faire [...] une sorte d'œuvre de pionnier et d'écrire enfin une authentique histoire d'ivrogne. »

À la suivre dans ses multiples voyages de jeune fille, il faut croire qu'elle avait acquis une expertise en la matière lui permettant d'établir ainsi une sorte d'approche comparative dans le cadre de laquelle l'auteur d'un des plus grands romans du XX^e siècle faisait bien piètre figure. Et pourtant c'est bien Jan Gabriel (née Van der Hein) qui va donc servir d'inspiration au personnage d'Yvonne dans le roman de Lowry. Car, comme il arrive souvent en littérature, plus le désespoir est grand entre l'objet d'amour et le créateur, plus le roman parvient à mettre en place une palette de registres narratifs qui saisissent le lecteur par leur variété et leur extrême justesse de ton. Peu importe dès lors que l'inspiratrice se soit servie de la célébrité posthume de son époux pour se mettre elle-même en valeur. Beaucoup plus que la taille de son pénis, c'était l'alcoolisme invétéré de Malcolm qui était à l'origine de ses crises dépressives et de ce que l'épouse voyait alors comme des *ups and downs*. Avec l'ironie du désespoir, Malcolm Lowry y fait

directement allusion à la fin de sa préface pour l'édition en français de son roman : « Après ce long préambule, mon cher lecteur français, il serait peut-être honnête de vous avouer que l'idée chère à mon cœur était de faire, dans son genre, une sorte d'œuvre de pionnier et d'écrire enfin une authentique histoire d'ivrogne⁵ ».

Les alcooliques dans le chef-d'œuvre de Malcolm Lowry sont des alpinistes à l'envers, des héros du désespoir, des acrobates de l'exil.

Aussi l'alcoolisme dans lequel *baigne* le texte (c'est le cas de le dire) explique-t-il ma lecture circulaire, voire périphérique, de l'œuvre de l'auteur anglais, sa vie, ses magnifiques poèmes, sa correspondance, son premier roman inspiré par un long voyage en Orient⁶. Une manière en quelque sorte de tourner en rond craignant probablement, au cas où je plongerais *under the volcano*, d'avoir de la difficulté à sortir ma tête de cette lave du lieu d'en bas, l'enfer en somme que le texte de Lowry nous invite une et mille fois à considérer d'un œil lucide comme une prière qui sortirait d'une bouche vouée au néant. C'est grâce à cette précipitation dans la lenteur que l'alcoolisme dont il est question dans l'œuvre de l'écrivain anglais livre ses fleurs les plus belles. *Au-dessous du volcan* balaie du revers de la main tous les clichés, les lieux communs et les topoï hérités du réalisme balzacien de l'ivrogne abruti par son vice pour nous montrer, bien au contraire, des personnages (le Consul, bien entendu, mais aussi celui de Jacques Laruelle) d'un courage exceptionnel dans leur quête des ténèbres. Quête des ténèbres ? *Pourquoi ? Pourquoi faut-il descendre aussi bas ?* demande sans cesse l'incompréhension d'abord, puis la miséricorde d'Yvonne qui fait face à ce lent et cruel crépuscule de ce mari incapable de faire une halte dans sa descente aux enfers. Ne voir le volcan, aussi majestueux soit-il, qu'à la surface nous prive de l'ardente obscurité qui le maintient debout tel un géant que la neige coiffe de son éternelle blancheur. Les alcooliques dans le chef-d'œuvre de Malcolm Lowry sont des alpinistes à l'envers, des héros du désespoir, des acrobates de l'exil. Leur étrange et tortueuse recherche éthylique d'un amour que leur déchéance ne rend que plus pur et plus authentique fait dès lors corps avec nous pour désaltérer le malade qui nous guette. Les vingt-quatre heures que dure l'intrigue (le retour d'Yvonne qui assiste impuissante

à la chute de Geoffrey Firmin, dit le Consul, incapable de réagir devant le regard sidéré de la femme aimée) ne sont au fond qu'un seuil permettant aux douze (chiffre kabbalistique soigneusement choisi par l'auteur) chapitres du roman de représenter en abyme notre propre quête d'absolu ravagée par le temps. Voilà pourquoi il serait ainsi possible de lire *Au-dessous du volcan* les yeux fermés, un roman qui à force de nous renvoyer aux paysages mexicains qui l'ont façonné, nous rappelle aussi que les *cantinas* de Cuernavaca et d'Oaxaca dans lesquelles le Consul noie au propre et au figuré son amour proprement infernal pour Yvonne ressemblent à des bibliothèques d'où il est possible d'interpréter le monde un verre de mescal à la main.

Le lecteur est mort, vive le lecteur.

Under the Volcano, Au-dessous du volcan, Bajo el volcán, œuvre majeure de la littérature mondiale qui hisse son auteur au sommet d'un Joyce, parvient à abolir la frontière entre la poésie et le roman en ayant recours à une écriture d'une intensité sans faille comme si l'alcool qui l'abreuve l'empêchait du même coup de sombrer dans la routine et dans le stéréotype. Imprégné des rituels, des savoirs et des saveurs du *Día de los Muertos*⁷ (*Au-dessous du volcan* commence très exactement vers le coucher du soleil, le jour des Morts de novembre 1939), ce roman que je traîne en trois langues depuis mon départ de Buenos Aires nous métamorphose en *livre* en nous ouvrant littéralement avec la précision d'un scalpel aztèque. Le lecteur est mort, vive le lecteur. Renversement épistémologique ou pirouette d'ivrogne ? Je me garderai bien de trancher à l'heure où beaucoup de volcans sur la planète menacent de cracher le feu qui les habite... **NB**

1. « Préface » de Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*, Folio, Paris, 1988, p. 27.

2. Incarnée par Jacqueline Bisset dans la version cinématographique – *Under the Volcano* – du roman dirigée par John Huston avec Albert Finney et Anthony Andrews dans les rôles du Consul et de Jacques Laruelle respectivement (scénario de Guy Gallo).

3. Jan Gabriel, *Inside the Volcano*, St. Martin's Press, New York, 2000.

4. *Ibid.*

5. « Préface », p. 31.

6. Malcolm Lowry, *Ultramarine*, Carrol & Graf, New York, 1986.

7. La fête que les Mexicains consacrent une fois par an à leurs chers défunts.